

Marc LEPAGE
www.cepamafote.fr

Au bois d'Ailly

Pièce de théâtre pour quinze personnages
et quelques figurants

AVERTISSEMENT

**Ce texte est protégé par les droits d'auteur.
Il n'est pas ici retranscrit dans son intégralité. Pour obtenir le texte
en entier il faut me contacter pour l'achat d'un livre.
Pour d'éventuelles représentations, me demander directement.**

le.marc.page@gmail.com

Les personnages

René :

Gueule cassée. Déprimé, il n'apparaît qu'au début de la pièce.

Albertine :

Habitante de Barizey. Femme de René.

Louise :

Habitante de Barizey. Son mari a été fusillé pour l'exemple après la bataille du Bois d'Ailly.

Lisette :

Habitante de Barizey. Ne cache pas son soulagement quant à la disparition de son mari violent avec qui elle a eu un enfant qui a, aujourd'hui, une douzaine d'années, Jean.

Jean :

Fils de Lisette

Rose :

Habitante de Barizey. Femme très patriotique et vindicative. Elle n'est pas appréciée par les autres à cause de son manque de compassion.

La Bardon :

Femme devenue alcoolique après la perte, à la guerre, de son mari et de ses trois fils. Elle se retrouve seule dans sa ferme.

Paul Soutiran :

Maire de St Denis de Vaux et époux de Berthe. Il a été blessé à la bataille du bois d'Ailly.

Berthe :

Sœur de Victor. Elle s'occupe de son frère qui ne peut rester seul. Elle est mariée avec Paul,

Victor :

Revenu complètement traumatisé de la guerre.

Jules :

Habitant de St Denis de Vaux. Il est revenu estropié du front, il a une jambe de bois.

Madeleine :

Bourgeoise parisienne qui est désespérément à la recherche de son fils disparu durant le conflit.

Un enfant :

Copain de jeux de Jean.

Un vagabond (l'homme)

Un soldat

Un clerc

Un marchand

Scène 1

Le jour n'est pas encore levé, mais on entend déjà un coq chanter. Un homme dont le visage recouvert d'un gros bandage marche sans but apparent. Il finit par s'asseoir. Albertine, sa femme, arrive un peu affolée. L'homme ne peut pas parler, il répond par des mouvements de tête et des haussements d'épaules.

- Albertine - René ! Qu'est-ce que tu fais là ? ... Tu es debout depuis quand ? ... T'as pas pu dormir ?... T'as mal ? ... Je vais aller te préparer ta soupe. Viens, il faut que tu manges... René, tu peux pas te laisser aller. Ça fait une semaine maintenant que la guerre est finie et t'es vivant. *Il montre son visage détruit.* Je m'en fiche moi de ça. Je suis là, je vais t'aider, je suis là. J'ai besoin de toi. Tout le village a besoin de toi, tu sais bien que t'es le seul qu'est revenu, on a besoin de toi... Tu la trouveras la force. Ça va aller. Ça va aller.
- Elle le prend dans ses bras. On entend un râle qui provient de derrière un buisson.*
- Albertine - Qu'est-ce que c'est ? Ste Marie mère de Dieu. C'est la Bardon. Elle est encore cuite comme un sapeur ! Elle a passé la nuit dehors ? Elle est gelée, René aide-moi. *Il ne bouge pas.* René bon Dieu, aide-moi, j'arrive pas à la soulever. René ! René, on peut pas la laisser là, faut l'aider. René !
- Lisette - *De loin.* Qu'est-ce qu'il se passe ?
- René entendant la voix de Lisette, se lève et s'en va.*
- Albertine - René ! Bon Dieu !
- Lisette - Mais qu'est-ce que tu fais par ... Oh Seigneur, elle est ... ?
- Albertine - Non, juste elle est bourrée, mais je crois qu'elle est restée dehors tout la nuit. Aide-moi à la porter chez moi.
- Lisette - A la maison, c'est plus près. Elle doit peser son poids ! *Elles la soulèvent.*
- Albertine - Ça tu l'as dit !
- La Bardon - Foutez-moi la paix !
- Lisette - T'es pas en état de dire quoi que ce soit, laisse-toi faire, ça vaudra mieux.
- La Bardon - Qu'est-ce qui vaut mieux ? Que je crève ici ou là-bas ?
- Albertine - Tais-toi on te dit, tu vas réveiller tout le village.
- La Bardon - Ça voudra dire qu'il est vivant lui, le village. C'est pas le cas de tout le monde ! Hein ?
- Lisette - On sait, on sait, allez bon sang, avance un peu.
- La Bardon - C'est moi ou il fait froid ?
- Albertine - T'as passé la nuit dehors on dirait. Viens te réchauffer.
- La Bardon - Jamais j'me réchaufferai !
- Lisette - Mais c'est pas vrai une tête de mule pareille !
- La Bardon - A boire, j'ai soif.
- Lisette - Ça m'étonnerait, tu dois être encore pleine comme une barrique. Tu vas manger un peu. J'ai un reste qui ira très bien.
- Albertine - Ça va te faire du bien.
- La Bardon - Ce qui me ferait du bien, c'est un bon coup de gnôle !
- Lisette - Tais-toi. *Elles sortent.*

Noir

Scène 2

Une semaine plus tard. Le jour est levé. Deux enfants jouent...

- Enfant - Bon, c'est toi qui fait le boche !
- Jean - C'est toujours moi qui fait le boche, un peu à toi.
- Enfant - J'ai pas une tête de boche.
- Jean - Parce que j'en ai une moi ?
- Enfant - Quand tu dis ça, t'en as une !!
- Jean - C'est la dernière fois que je fais le boche, d'accord ?
- Enfant - D'accord !

Ils se cachent comme dans une tranchée.

Enfant - Je vais te tuer sale boche.

Jean - Ich froug trojfounqueux.

Enfant - *Se lève pour parler à Jean.* Je comprends rien quand tu parles boche.

Jean lui tire dessus !

Enfant - *En faisant semblant de mourir.* Sale bâtard de boche qui parle même pas français !

Jean - Ben quoi, j'ai gagné ? Les boches ça gagne jamais !

Enfant - Tiens, j'étais pas mort.

Les deux se retrouvent à terre et ne bougent plus. Les femmes qui arrivent sont toutes habillées de noir. Elles arrivent deux par deux à pieds du village voisin. Louise, s'assoit sur un banc et enlève une chaussure.

Rose - C'est pas possible ! Arrêtez de vous rouler dans la boue. C'est vos mères qui lavent vos culottes

Les deux gamins s'enfuient en courant

Louise - Ouh, ça fait longtemps, j'ai plus l'habitude de porter ces souliers moi.

Rose - Ils sont neufs ?

Louise - Où est-ce que j'aurais acheté des souliers neufs ?

Rose - Sais pas.

Louise - Ben voilà pourquoi j'ai mal, ils sont percés encore.

Rose - Ça se répare.

Louise - Avant, j'me disais, mais quand est-ce que je vais avoir le temps de les porter au cordonnier ? Après, je me suis dit : avec quels sous je vais le payer ? Maintenant, je me demande s'il y a encore un cordonnier vivant dans ce pays.

Rose - On a gagné la guerre, on va se relever !

Louise - Arrête avec ton drapeau, tu nous fatigues. Comment qu'on va se relever ? On vient d'enterrer le seul homme du village qu'était revenu vivant. Et je suppose qu'on n'est pas le seul village à connaître ça.

Rose - Il était plus bon à rien. Le René, avec sa gueule cassée, il était plus bon à rien.

Louise - Je me demande ce que t'as dans la tête des fois. Y'a l'Albertine qui vient, va pas répéter ce que tu viens de dire.

Rose - Je rentre chez moi.

Louise - Ça vaut mieux. Et restes-y.

Rose part.

Louise - C'est pas possible d'être aussi méchante que ça.

Albertine et Lisette arrivent. Jean et un autre enfant apparaissent en fond de scène en jouant avec un manche à balai.

Enfant - Ça te plaît ma baïonnette dans ton bide sale boche !

Lisette - *A Jean.* Oublie pas que tu dois me rentrer du bois.

Jean - Oui maman.

Lisette - Et pas comme la dernière fois que deux bûches, tu me remplis le panier. Et prépare le feu si tu veux que je te fais à manger. J'ai pas entendu ?

Jean - Oui maman.

Un temps

Louise - Comment ça va ?

Albertine - Ça va.

Louise - Assois-toi un peu. C'était une belle cérémonie. Je te l'ai pas dit tout à l'heure, mais c'était une belle cérémonie.

Albertine - Le curé, il a dit des belles choses.

Louise - C'est vrai, à *Lisette* Quand je pense, le tien, et ceux de La Bardon, son homme et ses trois garçons, ils ont même pas retrouvé les corps.

Un temps.

Lisette - Le René, il est mieux où il est maintenant.

Louise - T'es pas bien maline de lui dire ça. C'est son mari tout de même. Il va lui manquer.

Albertine - C'est pas grave qu'elle dise ça. Il voulait pas vivre comme ça.

Louise - Mais qu'est-ce qu'il s'est passé pour qu'il parte si vite ? En à peine un mois comme ça.

Albertine - Il s'est laissé mourir. C'est tout.

Lisette - On peut le comprendre. C'est dur quand même, il te laisse toute seule, comment tu vas faire ?

Albertine - Et vous ? Comment vous allez faire ? On est toutes des veuves maintenant.

Louise - On va faire comme on fait depuis des années, depuis la fin de la guerre, hein Lisette ?

Lisette - C'est vrai ça. On s'est bien débrouillées sans eux, y'a pas de raison. Pardon Albertine, j'ai pas dit ce qu'il fallait. Mais bon, tu sais bien, pour moi c'est différent.

Albertine - Pourquoi tu dis ça ?

Lisette - Depuis qu'il est plus là, c'est dur à dire, mais je vis mieux.

Louise - Il te foutait des coups hein ? T'as jamais voulu avouer, mais c'est ça ?

Lisette - J'ai dû prendre une volée au moins une fois par semaine depuis que je suis mariée. Et juste avant la guerre, c'était pire, et pour un rien à chaque fois. Une patate mal épluchée, vlan, il se foutait en colère.

Louise - T'as bien eu du courage.

Lisette - Qu'est-ce que tu voulais que je dise ? C'est du passé maintenant. Faut que j'm'occupe de mon gosse. Ce serait mal qu'il suive l'exemple de son père.

Albertine - Tu l'as bien caché tout ça. René m'en avait parlé, mais je l'ai pas cru. Pardonne-moi.

Lisette - J'ai rien à te pardonner Albertine. Tu pouvais pas savoir. Bon, faut que j'y vais, la soupe va pas se faire toute seule.

Un temps

Albertine - Qu'est-ce qu'il a ton soulier ? *Louise lui montre le trou.* Il m'en reste une paire de ma mère, je peux pas les mettre, j'ai les pieds trop gros. Je vais te les donner des fois qu'ils te vont bien.

Louise - C'est gentil.

Albertine - Autant que ça serve. Tu l'as dit : faut se débrouiller...

Louise - Tu veux venir manger avec moi ?

Albertine - J'ai pas trop faim. Mais bon, je veux bien.

Louise - On parlera pas.

Albertine - Pourquoi Rose te regarde méchamment comme ça tout le temps ?

Louise - A cause de mon mari.

Albertine - C'est vrai qu'il...

Louise - A été fusillé pour l'exemple ? Oui. Pendant sa seule permission, il m'a raconté le front. C'était horrible. René t'en a pas parlé ? ... Oui, pardon. Je lui en veux pas. Alors la Rose, tu comprends, la femme d'un lâche...

Albertine - Elle nous emmerde avec sa patrie, ça la rend bête comme un âne.

Louise - Elle a toujours été comme ça. Et nous, au moins le temps de manger, on emmerde la patrie !
Elles sourient tristement et elles sortent.

Noir

Scène 3

Sur le pas de sa porte, Lisette prépare à manger, son fils Jean l'aide.

Lisette - C'est bien mon petit. C'est bien épluché. Mais faut que tu enlèves l'œil, c'est pas bon à manger ça.

Jean - Je vais mettre le chaudron sur le feu.

Lisette - Faut aller chercher de l'eau avant.

Jean - C'est fait. J'y suis été tout à l'heure.

Lisette - C'est bien. Mets les épluchures avec le chou pour la soupe.

Jean - Tu sais, j'ai des leçons à apprendre pour l'école.

Lisette - Je suis fière de toi Jean. Très fière.

Jean - Plus tard, je serai maître d'école.

Lisette - Bien, je serai encore plus fière !

Louise passe.

Louise - Bonjour Lisette

Lisette - Bonjour Louise. Comment tu vas ?

Louise - On fait aller. Je me demande comment il fait pour avoir des patates aussi tôt celui-là. Dès le printemps.

Lisette - Je crois que son fils va dans le sud pour en chercher. Il fait payer le voyage !

Louise - C'est sûr qu'on peut pas en manger tous les jours. Mais bon, l'hiver est passé, nos jardins vont bientôt donner.

Lisette - J'ai trois pieds de blettes qui poussent déjà, si t'en veux, t'as qu'à m'en demander.

Louise - C'est gentil, je me débrouille. Mais bon, je te les échangerai contre quelques œufs.

Lisette - Laisse, j'en ai assez, j'ai de la chance aussi avec mes poules, des pondeuses comme j'en ai jamais eu.

Albertine se rapproche.

Albertine - C'est dimanche, je me suis offert un petit cadeau !

Louise - Une aubergine ! J'attends les miennes, ce voleur les fait à trop cher pour moi.

Albertine - J'y ai mis une bonne partie de la pension de René, mais tant pis... Pardon, j'ai oublié que tu ne l'avais pas toi.

Louise - Pas grave. Veuve de lâche, c'est pas veuve de guerre.

Lisette - C'est pas juste. Moi, je dis que c'est pas juste.

Louise - J'ai aussi appris que son nom sera pas sur le monument aux morts.

Lisette - Non ? Pourquoi ?

Louise - Tu poses la question ?

Lisette - Pardon.

Albertine - On n'est pas prêt de l'avoir ce monument, qui peut le payer ? Et puis, on s'en moque, c'est pas ça qui nous rendra nos hommes.

Lisette - Bien vrai. Tiens voilà la Marianne qui arrive !

Albertine - Qui ça ? Ah Rose !

Lisette - J'espère qu'elle va pas encore nous chanter son refrain, elle commence à me taper sur les nerfs avec ça.

Rose - Bonjour Lisette, Albertine. Je voulais vous...

Louise - Bonjour Rose...

Rose - Oui, bonjour. Je voulais vous prévenir que demain, on va avoir un camion qui va venir avec des objets des soldats qu'ont perdu la tête.

Albertine - Pourquoi faire ?

Rose - Ils font le tour des villages pour voir si y'a pas quelqu'un qui reconnaît une montre ou un objet personnel que le soldat avait sur lui. Ces pauvres bougres ne savent plus qui ils sont.

Louise - Comment ils font pour retrouver les familles ?

Rose - Je sais pas.

Lisette - C'est que les trucs y doivent avoir une étiquette dessus avec écrit d'où que ça vient.

Rose - C'est ça !

Albertine - C'est pas utile quand tu sais pas lire.

Louise - Ben c'est pas toi qui lit l'étiquette ! Il doit bien y avoir quelqu'un qui s'occupe de ça à ta place.

Albertine - Ah ben oui. Mais bon, j'ai pas besoin d'y aller moi hein ?

Louise - Y'en a beaucoup qui ont pas besoin d'y aller.

Lisette - Et pourquoi ils viennent ici, tous les hommes du village y sont restés. Pas la peine de nous remuer le couteau dans la plaie.

Louise - C'est sûr qu'on va voir rappliquer ceux de St Denis.

Lisette - Ils sont tous revenus les leurs. Ils ont pas à venir.

Rose - Le tien, il a disparu non ? Peut-être que tu vas le retrouver avec ça.

Lisette - Crois-moi, je dirai rien si je vois quelque chose. De toute façon, mis à part son couteau, il avait rien de particulier.

Rose - Je vois.

Lisette - Tu vois quoi ? Tu m'emmerdes avec tes sous-entendus. D'après toi, tous ceux qui ne sont pas revenus sont des lâches ? Moi, je pense que c'est le contraire tu vois. Parce que ceux qui sont montés au front, ils y sont restés.

Rose - Tu peux pas faire de généralités.

Lisette - C'est vrai. Alors, on s'en fout. Tout ce qu'on sait c'est qu'ils sont morts. Et tout ce que je sais, c'est que je suis bien contente que le mien y soit passé ou devenu fou. Ça te va comme ça ? Au fait, toi le tien, rappelle-moi ? Ah oui, trop jeune pour faire 70 et mort avant le début de la guerre ! Il s'est bien débrouillé !

Rose - C'est toi qui es folle. Je préfère rentrer chez moi.

Lisette - Moi aussi, je préfère que tu rentres chez toi. *Rose s'éloigne.* Quelle plaie cette bonne femme ! Incroyable.

Louise - Elle a toujours été comme ça, c'est pas nouveau.

Lisette - C'est pas une excuse.
L'enfant arrive en courant.

Enfant - Hey, Jean !
En apercevant les femmes, il s'arrête net et fais semblant de faire autre chose pour s'éloigner.
Albertine regarde vers la route qui mène au village.

Albertine - Qui c'est ?

Louise - Qui ?

Albertine - Cette femme qui arrive là-bas avec sa valise. Elle est pas du coin.
Lisette - Au premier coup d'œil, ça se voit qu'elle est pas du coin.
Une femme très richement vêtue avance au centre de la place. Elle regarde autour d'elle, puis s'avise de s'adresser aux autres.

Madeleine - Bonjour mesdames, est-ce que vous pouvez m'indiquer où puis-je trouver une auberge ?
Louise - Ici ? Une auberge ? Mais y'en n'a pas. C'est pourquoi ?
Madeleine - Une auberge ? Pour dormir bien évidemment. J'ai besoin de me reposer.
Louise - Va falloir aller jusqu'à Jambles. C'est à vingt kilomètres. Par là.
Madeleine - Vingt kilomètres ? Mon Dieu, j'aurais mieux fait d'attendre demain avant de venir. Je vous remercie. Excusez-moi de vous avoir dérangées.
Louise - Y'a pas de mal.
La dame va s'asseoir sur un des bancs de la place.

Lisette - Mais qu'est-ce qu'elle fait là elle ?
Albertine - Je sais pas. Faudrait lui demander.
Lisette - T'as vu la bourgeoise ? Moi, ça me dit rien de bon.
Louise - Ou alors, elle est perdue. Oui, d'accord, c'est idiot. Je vais lui demander. *Elle s'approche de la femme toujours assise.* Sauf votre respect madame, vous pouvez nous dire ce que vous faites à Barizey ?
Madeleine - Je crois que le camion des objets trouvés doit s'arrêter ici demain. Je vais l'attendre. *Louise fait signe aux autres d'approcher.* Je suis à la recherche de mon fils, il était officier. Je n'ai pas de nouvelles de lui depuis un an.

Albertine - Un an ?
Madeleine - Je sais ce que vous pensez, mais en mon for intérieur, je sens qu'il n'est pas mort. Je voyage pour le retrouver.
Louise - Vous suivez le camion ?
Madeleine - Je les suis. Il y en a plusieurs qui parcourent la France.
Albertine - Mais comment êtes-vous arrivée jusque-là ?
Madeleine - Ma voiture est tombée en panne à quelques kilomètres d'ici, mon chauffeur m'a dit qu'il faudrait du temps pour réparer, que je n'avais qu'à aller à l'auberge du village en attendant. Il me retrouvera ici quand la voiture sera réparée.
Lisette - Vous avez un chauffeur ?
Louise - Ben ça existe !
Lisette - Oui, bon, enfin. Sauf que y'a pas d'auberge dans le village !
Madeleine - Vous me l'avez dit, j'ai compris.
Louise - Vous allez pas attendre ici ?
Madeleine - Que puis-je faire d'autre ?
Louise - Toute la nuit ?
Madeleine hausse les épaules.

Madeleine - Mon fils mérite quelques sacrifices.
Albertine - Vous n'avez qu'à venir à la maison, j'ai la place. On a toutes de la place chez nous ici.
Lisette - Moi, j'ai pas trop de place Albertine.
Louise - Et moi, j'ai rien à manger. Enfin, j'ai juste pour moi.
Albertine - Moi, j'ai une aubergine. Ça va aller, je partagerai. Et puis nous dormirons ensemble, y'a qu'un lit, mais il est grand.
Madeleine - Ah ?
Albertine - Je vais pas vous laisser dans le froid cette nuit.
Madeleine - C'est très gentil, mais je ne veux pas abuser de votre hospitalité.
Albertine - Pour l'instant, vous abusez de rien. Allez, je vous porte votre valise. Ouh, mais vous transportez une enclume ?
Madeleine - C'est juste un petit nécessaire de voyage.
Albertine - Allez, c'est par là.
Elles s'éloignent.

Lisette - C'est juste un petit nécessaire de voyage. Avec ça, nous, on a de quoi s'habiller pour la vie !
Louise - C'est peut-être une bourgeoise, mais elle est courageuse, non ?
Lisette - Peut-être. M'en fiche un peu à vrai dire.
Louise - Je passerai te voir tout à l'heure.
Lisette - Quand tu veux.

Noir

Scène 4

Le matin du jour suivant. Lisette est sur le pas de sa porte, elle reprend une blouse. Louise est également là, elle tresse un panier. Madeleine attend sur un des bancs.

- Louise - Tu vas vraiment pas aller voir le camion ?
- Lisette - Ça me fait peur.
- Louise - Y'a pas de risque que tu trouves quelque chose tu crois pas ?
- Lisette - Alors, c'est pas la peine d'y aller.
- Louise - Elle est là depuis ce matin, elle fait peine à voir.
- Lisette - Albertine m'a dit qu'elle y croit comme du fer. Qu'elle va bien finir par le retrouver son fils. Je sais pas ce que je ferais à sa place.
- Louise - Te le demande pas, t'as pas de voiture avec chauffeur toi.
- Lisette - C'est vrai.
- La Bardon arrive en trombe et se met à gueuler.*
- La Bardon - Ils vont pas arrêter de m'emmerder tous aujourd'hui ?
- Louise - La pauvre, elle a l'air encore plus bourrée qu'à l'habitude.
- Lisette - Qui est-ce qui t'emmerde la Bardon ?
- La Bardon - Tous ils m'emmerdent avec leur histoire de camion. Et l'autre là, le maire de St Denis aussi, il m'emmerde, il arrête pas de venir chez moi et il m'emmerde. Comment qu'il s'appelle déjà cet abruti ?
- Louise - Paul Soutiran.
- La Bardon - (*à Louise*) D'où tu sors toi ? (*à Lisette*) Ah oui, c'est ça. Paul Soutiran.
- Lisette - Qu'est-ce qu'il te veut ?
- La Bardon - Il vaut que j'signe des papiers pour que ma ferme se retrouve sur le territoire de la commune de St Denis.
- Lisette - Tu veux dire que ta ferme appartienne à St Denis ?
- La Bardon - Qu'est-ce que j'en ai à foutre moi de ces foutaises ?
- Louise - Pourquoi il faudrait que sa ferme se retrouve à St Denis ?
- Lisette - Il sait qu'à ce rythme là, elle n'en a pas pour longtemps. Ça sera plus facile pour lui de racheter la ferme et les terres si elles sont déjà sur le territoire de sa commune.
- La Bardon s'en va en gueulant*
- La Bardon - Y'en a un autre qui veut m'emmerder ?
- Albertine s'approche*
- Albertine - Qu'est-ce qu'il se passe ?
- Louise - C'est la Bardon qu'est encore bourrée. Elle dit que Soutiran veut lui racheter sa ferme ou un truc dans le genre.
- Lisette - Non, c'est moi qui le pense, juste pour le moment, il veut qu'elle signe des papiers pour que la ferme Bardon soit rattachée à St Denis.
- Albertine - Elle n'a pas besoin de ça la pauvre.
- Louise - Tu sais ce qu'elle a besoin toi ?
- Albertine - J'aimerais pas être à sa place. Pourquoi qu'il veut ça le Soutiran ?
- Louise - Tiens, quand on perle du cochon, on en voit la queue. Ben y'a toute la tribu qui suit.
- Paul, Berthe et Victor arrivent.*
- Paul - Bonjour à tous... (*se reprenant*) à toutes. Je voulais vous annoncer qu'un camion ne va pas tarder...
- Lisette - Garde ta salive on est au courant. C'est pas la peine qu'il vienne ici, tous nos hommes sont morts.
- Paul - Il faut garder l'espoir. Je sais que certains corps n'ont pas été retrouvés, un miracle est peut-être possible. En tant que maire de St Denis, j'ai reçu par avance une liste des objets qui sont répertoriés comme appartenant à des soldats... (*Madeleine lui tape dans le dos*) Oui madame ?
- Madeleine - Puis-je voir la liste ?
- Paul - Vous êtes ?
- Madeleine - Madeleine Joubet, je viens de Paris, je suis à la recherche de mon fils. Puis-je voir la liste s'il vous plaît ?
- Paul - Oui, bien sûr. On m'a précisé qu'elle n'est pas complète. Il faut attendre le camion.
- Madeleine - Je l'aurais attendu de toute façon.
- Paul - Voilà. (*Madeleine prend sèchement la liste et va s'asseoir sans dire un mot sur le banc, Paul la suit du regard un peu interloqué*) N'oubliez pas de me la rendre (*Madeleine ne répond pas et n'adresse aucun regard à Paul, celui-ci, un peu gêné dit aux autres femmes*). Nous allons attendre que cette dame ait consulté...
- Lisette - On s'en fout de ta liste.

Albertine - Dessus, y'a pas la mâchoire que mon René a perdu ?
Paul - J'ai appris pour ton mari. Toutes mes condoléances.
Lisette - Avec quelques mois de retard ! Elle s'en fout aussi de tes condoléances. Le camion, la liste, c'est pas bien d'embobiner les gens avec ces fadaises. La guerre est finie, tous nos hommes sont morts, on n'a pas besoin de ça.

Paul - La question n'est pas là...
Rose - On parle pas avec les lâches ! Retournez chez vous !
Louise - Qu'est-ce qui te prend ?
Rose - Elle a raison Lisette, ceux qui sont morts sont ceux qui y sont allé !
Louise - Il va pleuvoir ?
Paul - Je vous rappelle que j'ai été blessé et que malheureusement, il est difficile de tenir un fusil avec une seule main.

Albertine - Tes condoléances, j'en n'ai pas besoin, tu peux les garder !
Berthe - Eh, tu crois pas que notre pays en a assez bavé pendant quatre ans pour continuer à se chamailler.
Albertine - Je me chamaille pas avec les lâches.
Berthe - Personne n'a été lâche depuis longtemps.
Lisette - Ben voyons ! Parle pour nous, pas pour vous.
Rose - C'est vrai ça, quand tu parles de lâcheté, tu dois savoir de quoi il s'agit.
Berthe - C'est pas parce que tous nos hommes sont revenus que ce sont des lâches. Regarde dans quel état est mon frère !

Lisette - Il était déjà comme ça un petit peu avant la guerre non ?
Berthe - Retire ce que tu viens de dire ou je te fous mon poing dans la figure !
Lisette - Retenez-moi ou je lui arrache les yeux.
Paul - Berthe, calme-toi s'il te plaît, nous ne sommes pas ici pour nous battre.
Albertine - Alors foutez le camp.
Paul - La guerre est finie, ce n'est pas la peine d'en débiter une entre nous, vous ne croyez pas ?
Lisette - Bah, contre un tas de trouillards comme vous, ça ne durerait pas longtemps.
Berthe - Elle commence à me courir la bécasse.
Paul - Berthe, je t'en prie, tu m'as entendu ! Nous ne sommes pas venus ici pour nous battre !
Victor se met à hurler comme un dément.

Victor - Tu vas te lever et aller te battre soldat. Tu vas te lever et aller te battre soldat. Tu vas te lever et aller te battre soldat !
Berthe le prend dans ses bras pour le calmer.

Berthe - Ça va aller. Chut.
Victor - Tous on se disait ça dans la tête tous, tous tous....
Berthe - à Lisette Il y était lui, alors arrête s'il te plaît.
Paul - Calmons-nous, attendons patiemment le camion. Ah, justement, il arrive. Laissons-les installer, on verra bien.
Jules arrive, sa démarche montre qu'il a une jambe de bois.

Jules - Bonjour tout le monde.
Paul - Bonjour Jules. Qu'est-ce que tu fais ici ? Tu viens voir le camion ?
Jules - Je me suis dit que je pourrais reconnaître quelque chose qui appartenait à un compagnon. Bonjour Louise. J'ai apporté quelques légumes, j'en ai en trop.

Lisette - T'aurais pas pu venir avant le marchand ? Ça nous aurait évité de dépenser des sous.
Jules - Désolé, je ne savais pas qu'il passait aujourd'hui. En fait, je venais les apporter à Louise.
Lisette - Tu veux la marier ou quoi ?
Louise - T'es pas drôle. Merci Jules. Tu viens pas souvent par ici. Et puis pourquoi à moi ?
Jules - J'étais au bois d'Ailly dans la même compagnie que ton mari... Enfin, tu sais.
Louise - Non, je savais pas, il me l'avait pas dit.
Jules - J'ai été transféré au 56ème peu avant...
Paul - (*se rapprochant de Jules*) Hum ! Hum !
Jules : - Enfin, peu avant que ça arrive. On y était tous. Ceux des alentours...
Paul - (*La main sur l'épaule de Jules*) Je crois qu'il est inutile de remuer le couteau dans la plaie Jules. Laissons tout cela derrière nous, ça vaut mieux.

Jules - C'est juste que...
Paul - (*Paul fixe Jules dans les yeux*) Tu ne crois pas ?
Jules - Oui, ça vaut sans doute mieux. (*Paul lâche l'épaule de Jules*)
Un cleric accompagné d'un soldat en uniforme arrivent avec une malle.

Clerc - Bonjour
Paul - Bonjour messieurs,
Clerc - Auriez-vous une table ?
Rose - Oui là-bas
Rose accompagne les hommes derrière la maison de Lisette. Au bout d'un instant, ils reviennent. Le clerc commence à installer très consciencieusement les objets provenant de la malle sur la table. Le soldat monte la garde devant la table afin d'empêcher quiconque de toucher aux objets avant la fin de l'installation. Jean et un enfant font le salut militaire au soldat. Celui-ci répond par un salut en souriant.

Louise - Qu'est-ce qu'il s'est passé là-bas Jules ?
Jules - La guerre, tu sais.
Louise - Je ne vais pas te dire cent fois que non, je ne sais pas, je ne sais rien, je ne sais pas pourquoi j'ai perdu Ernest, fusillé par une balle française. J'aimerais bien savoir !
Jules - Y'avait une colline que les allemands tenaient sur le front. Et les généraux ont voulu qu'on s'en empare. Elle n'avait aucun intérêt stratégique, mais la ligne de front n'était pas droite, ça les gênait apparemment. Alors, il a fallu la prendre.
Louise - Et ?
Jules - On l'a prise, après des jours et des jours d'assaut. On s'en est tous sortis de celle-là d'attaque, je veux dire tous les gars du coin. Sauf que Victor, il avait failli y passer à cause d'un obus. Il était encore plus "ailleurs" après ça. Les tranchées allemandes, elles étaient pas comme les nôtres. Nous, c'était un vrai foutoir, des labyrinthes reliés les uns les autres par d'autres labyrinthes. On commençait à faire les modifications de la tranchée allemande quand on a appris qu'on seraient relevés et qu'on pourrait rentrer un peu chez nous. On a attendu, on y croyait pas trop. Mais la relève est arrivée. Les allemands ont entendu le boucan qu'on faisait pour ranger les gamelles, les ânes qu'on chargeait. Ils nous ont attaqués par surprise. On n'était pas prêts à un assaut. *(Paul se rapproche de Louise et Jules)* Ça a été la débandade, c'est là que Paul a été blessé et que ton mari a disparu. *(à Lisette)*. Après avoir perdu la colline, les généraux ont dit qu'on était des pleutres de pas l'avoir tenue. Ils ont décidé de faire fusiller une dizaine d'entre nous pour l'exemple.

Louise - Pourquoi Ernest ?
Jules - Pris au hasard.
Paul - Pas tout à fait Jules. L'ordre était de contre attaquer immédiatement, certains ont refusé...
Jules - C'est vrai. Ils ont entraîné les autres, on n'a pas bougé. Ernest...
Louise - Ça ne change pas ma douleur, qu'Ernest ait refusé de combattre ou pas...
La Bardon revient. Elle voit Paul.

La Bardon - Tiens il est là celui-là !
Albertine - Pourquoi est-ce que vous voulez que sa ferme soit déclarée sur St Denis ?
Paul - *(à Jules)* Je vois que les nouvelles vont vite. *(Jules s'éloigne)*
Albertine - C'est pas la question. Tout ce qu'on veut savoir, c'est pourquoi ? C'est pas compliqué.
Lisette - Je l'ai dit, il veut la ferme et ses terres. Si elles sont sur sa commune, il fera tout pour les récupérer.
Louise - Tu peux pas dire ça devant elle !
La Bardon - Quoi ?
Lisette - Je crois qu'il veut te voler.
La Bardon - Tu veux me voler quoi ? Ma ferme ? C'est ça ? Tu la veux ?
Paul - *(Mielleux)* Mais pas du tout.
Lisette - Alors pourquoi ?
Paul - Parce qu'historiquement, elle a toujours appartenu au territoire de St Denis. Je trouve qu'il est normal qu'une erreur soit rectifiée.
Albertine - Il me dégoûte avec ses mielleuseries.
Rose - N'importe quoi ! Ça a toujours été sur Barizey ! Depuis que je suis née, la ferme Bardon est sur Barizey ! De père en fils depuis Napoléon 3 !
Paul - Malheureusement, je suis obligé de te contredire Rose. Je t'apporterai les éléments du cadastre qui prouvent le contraire.
Lisette - Qu'est-ce que ça peut faire qu'elle change de commune ? Elle a pas besoin de ça en ce moment la Bardon.
La Bardon - Eh tous là ! La Bardon, elle voudrait bien qu'on arrête de lui casser les couilles. En plus, elle s'en fout d'où qu'elle est sa ferme, la Bardon.
Lisette - Tu peux pas dire ça.
La Bardon - Si je peux le dire, je peux même te le gueuler. Parce que tu vois, moi, chez moi, je peux gueuler je

dérange plus personne. Je peux gueuler parce qu'il n'y a plus que moi, moi toute seule, moi sans mes fils ni mon mari. Alors je m'en fous de gueuler, je m'en fous que mes fantômes se retrouvent sur tel ou tel monument aux morts. Je m'en fous, je peux gueuler parce qu'ils ne sont plus là. Je m'en fous parce que tout le monde s'en fout.

Un silence.

La Bardon - Tout le monde s'en fout. Moi aussi, je m'en fous. Je veux boire.

Elle s'éloigne. Un temps pendant lequel personne ne parle.

Albertine - C'est pour ça qu'il veut la ferme sur St Denis. Parce que sinon, ça va être le seul village sans monuments aux morts dans toute la région !

Lisette - Normal pour un village de lâches.

Berthe - Y'en a marre.

Elle se jette sur Lisette, elles se battent, les autres les séparent difficilement. Pendant la bagarre, Victor hurle et se cache.

Louise - Arrêtez ! Vous lui faites peur !

Victor - Il faut se lever, il faut se lever. Lève-toi !

La bagarre s'est arrêtée, Berthe rejoint son frère. Un temps de silence. Dans la cohue, une lettre est tombée de la poche d'Albertine. Le fils de Lisette l'a prise. Il va dans un coin pour essayer de la lire.

Paul - Nous ne sommes pas des lâches. Pas plus ni moins que les autres.

Berthe - Si on m'avait laissé y aller au front, j'y serai allé ! On peut pas en dire autant de vous.

Lisette - Elle raconte n'importe quoi. C'est facile de dire ça quand tu sais que c'est pas possible !

Berthe - Peut-être. C'est juste que j'en ai assez de tout ça. Lâches, traîtres... J'en ai assez. Ce n'est pas de notre faute si tous les hommes de St Denis sont rentrés.

Paul - Comme si c'était une faute ! Nous avons tous été blessés. Jules s'est battu jusqu'en 17 avant de perdre sa jambe.

Soldat - Si vous voulez bien approcher, nous sommes prêts.

Madeleine se précipite. Albertine reste en arrière avec Louise et Lisette. Tous les autres vont voir les objets exposés sur la table.

Louise - Tu n'y vas pas ?

Lisette - Non. Ça sert à rien.

Un temps.

Louise - Ils ne m'ont rien rendu d'Ernest. Rien. Ils ont brûlé ses affaires. Des affaires de lâche. Il avait notre seule photo de mariage. Quand il a été mobilisé, je lui avais mise dans son portefeuille. Je pensais que ça le protégerai. C'est idiot. Je sais qu'il la regardait tous les soirs. Il me l'avait dit. Il la regardait tous les soirs et ils l'ont brûlée. Je n'ai plus rien. Que quelques vieilles chemises et son pantalon pour travailler dans les champs. Fusillé ! Pour quel exemple ?

Jean - Maman, y'a le couteau de papa. Je te jure, y'a le couteau de papa.

Lisette - C'est pas possible mon chéri.

Jean - Si regarde, c'est lui, j'en suis sûr.

Soldat - Vous ne devez pas éloigner les objets de la table. S'il vous plaît, rapportez ce que vous avez pris.

Lisette se retrouve avec le couteau de son mari dans les mains. Tout le monde s'est arrêté et la regarde. Elle est comme pétrifiée.

Soldat - Vous connaissez la personne à qui appartient ce couteau ?

Lisette - Pardon ? Vous m'avez dit quoi ?

Soldat - Vous connaissez la personne à qui appartient ce couteau ?

Lisette - Je ne crois pas non.

Soldat - Vous ne croyez pas ou en êtes-vous certaine ? Regardez-le bien, prenez votre temps.

Lisette - Non, ça ne me dit rien.

Jean - Maman, c'est le couteau de papa, je le reconnais. C'est sûr, je suis sûr !

Soldat - Votre fils pense le contraire.

Jean - J'en suis sûr.

Lisette - A bien le regarder...

Soldat - Oui ?

Lisette - *se reprend et se redresse.* Non, il lui ressemble mais ce n'est pas le sien. Non, le sien était plus, comment vous dire ? Plus...

Soldat - Ce n'est pas important madame. Si vous dites que ce n'est pas le sien. *Il hésite.* Mais votre fils...

Lisette - Il se trompe, Il était petit quand son père le laissait jouer avec. Malheureusement, il se trompe. C'est pas qu'on aurait pas voulu, ... enfin, je veux dire que j'aurais tant aimé que ce soit le couteau de son père. Mais il se trompe.

Soldat - Désolé madame. Puis-je reprendre... ?
Lisette - Oui, tenez, bien sûr, voilà. *A son fils.* Je suis sûre que tu t'es trompé. Je suis désolée.
Jean part en courant en jetant la lettre d'Albertine qu'il avait encore avec lui.

Louise - C'est le sien ?
Lisette - Quoi ?
Louise - Le couteau ? C'est le sien ?
Lisette - Puisque je te dis que non ! Foutez-moi la paix avec ce couteau, c'est pas le sien !... Croyez-moi, ce n'est pas le sien.

Louise - T'énerve pas, on te croit. On est déçues pour toi, c'est tout.
Lisette - Faut pas, pas la peine.
La plupart de ceux qui regardaient les objets sont repartis. Seule Madeleine continue encore et encore.

Madeleine - Officier, s'il vous plaît ...
Soldat - Je ne suis qu'un simple soldat madame.
Madeleine - Oui, pardon.
Soldat - Ce n'est rien. Vous avez reconnu quelque chose ?
Madeleine - Ce sont les mêmes objets que la dernière fois, vous n'en avez pas reçu d'autres entre-temps ?
Soldat - Non madame, aucun autre.
Madeleine - Vous êtes certain de ne pas avoir oublié de débiller une caisse ?
Soldat - Oui madame, certain. Désolé mais tout est là.
Madeleine - Merci.
Abattue, elle va s'asseoir sur un des bancs.

Jules - Tu veux pas le regarder une dernière fois ce couteau ? Pour être sûre.
Lisette - Mais bon sang, je vais devoir le dire combien de fois que ce n'est pas le couteau de mon mari ? Laissez-moi tranquille ! *Elle rentre chez elle.*

Paul - Bien, je pense que vous pouvez remballer tout ceci. Personne n'a reconnu quoi que ce soit apparemment.

Soldat - Non, personne.
Paul - C'est dommage. Bien, Berthe, nous rentrons...
La Bardon arrive en gueulant.

La Bardon - Lisette ! Lisette ! Ton fils en courant comme un fou a laissé tomber ça. Tu lui rendras.
Lisette - *Sort.* C'est pas à lui. T'es sûre que c'est lui qui l'a fait tomber ?
La Bardon - J'en ai p'têt un coup dans l'nez, mais pas au point de m'tromper !
Albertine - C'est à moi, la lettre, elle est à moi.
Lisette - C'est quoi cette lettre ?
Albertine - C'est une lettre de René.
Lisette - Pendant la guerre ?
Albertine - Non, il l'a écrite juste avant de ... partir.
Lisette - Il y dit quoi ?
Albertine - Je sais pas, tu sais bien que je sais pas trop lire non plus.
Rose - Tu veux que je te la lise ?
Albertine - Je sais pas, vraiment je sais pas. J'ai reconnu que quelques mots. Il parle de St Denis.
Berthe - Quoi ? Quoi ceux de St Denis ?
Louise - T'écoutes aux portes toi ?
Berthe - Le mot St Denis est venu jusqu'à moi ! Nous sommes en droit de savoir ce que cette lettre dit.
Paul - *(Prenant Berthe par le bras)* Pas du tout Berthe. C'est une lettre personnelle. Cela ne nous concerne pas.
Victor - Pas la lire, pas la lire...
Rose - A vous voir, on se dit qu'on ferait bien de la lire cette lettre.
Victor - Pas la lire. Te lever soldat ! Debout !
Louise - Albertine, rien ne t'oblige.
Albertine - *A Rose.* Lis-la s'il te plaît.
Berthe - En tant que représentant de la République, c'est mon époux, Monsieur Soutiran, qui se doit de lire la lettre qui parle de sa ville.
Lisette - Et Pourquoi qu'il devrait la lire, monsieur Soutiran ?
Berthe - Pour être certain que Rose ne lira pas n'importe quoi !
Rose - Dis donc bécasse, j'ai peut-être pas l'air, mais je sais lire parfaitement.
Berthe - Je ne dis pas que tu ne sais pas lire, je crains que tu ne dises pas la vérité.

- Rose - Prends-moi pour une catin pendant que t'y es !
- Lisette - Et pourquoi ce sera pas lui qui dit n'importe quoi ? Hein ? Qu'est-ce qui l'empêche de nous raconter des foutaises ?
- Berthe - Ben il te suffira de relire la lettre pour savoir.
- Lisette - Ben t'as qu'à faire pareil si c'est Rose qui la lit.
- Albertine - Arrêtez. C'est elle qui va la lire. Elle doit bien savoir lire la parisienne.
- Louise - T'as raison, et puis elle s'en fout de ce que ça raconte. C'est pas ses oignons.
Madeleine est toujours assise. Albertine fait un signe de la tête à Paul.
- Paul - Madame, excusez-moi de vous déranger, mais nous aurions besoin de vous.
- Madeleine - De moi ?
- Paul - Oui, vous avez entendu notre conversation.
- Madeleine - Ah on, pas du tout, je suis désolée, mais je ne sais pas pourquoi vous avez besoin de moi.
- Paul - Pour lire une lettre.
- Madeleine - Mon Dieu, alors c'est vrai ?
- Paul - Qu'est-ce qui est vrai ?
- Madeleine - Que les gens qui habitent la campagne ne savent pas lire.
- Lisette - Pour qui elle nous prend la vieille ? Pour des animaux ?
- Paul - Non, c'est juste que nous avons besoin de quelqu'un de neutre car cette lettre nous concerne tous apparemment. Apparemment seulement. Acceptez-vous ?
- Madeleine - C'est que je ne suis pas trop en état.
- Louise - Eh ben, quel dindon ! (*Regard réprobateur de Jules vers les femmes*)
- Paul - Albertine, madame Joubet ne peut pas lire la lettre. Je vais le faire, et Rose confirmera en la relisant.
- Albertine - C'est elle qui lit ou personne !
- Paul - Et bien, ce sera personne. Tant pis !
- Louise - Tu ne veux pas savoir ce que René a écrit. C'est important je crois. Tu devrais pas la ranger comme ça sans la faire lire.
Albertine fait signe à Paul. Celui-ci, à contrecœur, va solliciter de nouveau Madeleine
- Paul - Madame Joubet, je me permets d'insister.
- Madeleine - Bon, je vais la lire.
- Paul - Je vous remercie.
- Madeleine - Elle est où cette lettre ?
- Albertine - C'est celle-là.
- Madeleine - Elle est à vous ?
- Albertine - Oui
- Madeleine - Vous auriez dû le dire plus tôt
Madeleine entame un petit rituel. Lunettes dans son sac. Elle referme le sac... Elle prend la lettre et commence à la lire, quelques grimaces comme si elle ne comprenait pas ce qu'elle lit. Tous se regardent.
- Paul - Il faudrait que vous lisiez à voix haute !
- Madeleine - Ah, je n'avais pas compris.
- Paul - Pour tout le monde.
- Madeleine - D'où à voix haute, ça j'avais compris. *Elle commence à lire la lettre en ânonnant.* Je sais que mon Albertine ne pourra pas lire cette lettre. Vous qui lisez, c'est qu'elle vous l'a demandé. S'il vous plait, ne lui dites l'entière vérité que si vous la voyez forte. Autrement, dites rien.
- Lisette - Elle sait lire ou pas la parisienne ?
- Madeleine - Je suis désolée mais il y a tellement de fautes d'orthographe que ce n'est pas facile de déchiffrer.
Madeleine fait mine de rendre la lettre et interroge du regard l'assistance.
- Albertine - Continuez.

A suivre

*La lecture de la lettre révèle des vérités qui ne plaisent pas à tout le monde. Ces révélations vont bouleverser les rapports entre les personnages.
Lisette quant à elle ne sait pas ce qu'elle doit faire ...*

Si vous désirez lire la fin de la pièce : le.marc.page@gmail.com

Une idée de la pièce : <http://www.fontargent.com/Pieces/PieceBoisAilly.htm>